

Une brise ténue

Si cette histoire avait été le sujet d'un court-métrage elle commencerait ainsi: un homme fait les cent pas dans son appartement au dernier étage d'un immeuble de banlieue ; il tient entre les mains quelques feuillets d'un scénario. Le film s'intitule « Le vent fait sa tournée » («Il vento fa il suo giro»,) de Giorgio Diritti, qui a remporté le Grand Prix d'Annecy du Cinéma Italien. Il est pensif, il contemple les Alpes et le Mont Viso, au creux de la plaine.

Il sort sur sa terrasse. En bruit de fond, de plus en plus fort, on entend le fracas d'un marteau qui cogne sur l'enclume. Un jeune homme le tient dans sa poigne. Il transpire, le soulève et frappe un fer incandescent. Il est grand, le thorax développé, les lèvres étroites. Près de lui, dans l'échoppe pareille à l'ancre de Vulcain, un homme plus âgé qui lui ressemble: son père. Le garçon plisse les yeux et soulève le marteau, le fer frappe le fer et toute sa chair vibre: son bras, son cou, sa mâchoire tremblent, ils accompagnent le bruit de l'enclume; ils sursautent à chaque rencontre du métal avec le métal.

Bim – bim – bim. Le martèlement se répand dans le silence de la rue, il s'attarde dans les bois, s'évanouit aux pieds de la montagne. Le garçon essuie sa sueur, scrute sa pièce avec satisfaction : il aime l'effort, il savoure son travail.

L'homme sur la terrasse soulève le récepteur, compose un numéro.

“Fredo, J'ai retrouvé ton ancien scénario – dit-il – et je serais curieux de savoir si Philippe a su que son histoire est devenue un film célèbre?

«Je ne crois pas. Je la lui avais donnée mais je pense qu'il ne l'a jamais lue. Va savoir pourquoi.»

«Je dois écrire une nouvelle sur le cinéma et l'histoire du Vent me paraît très symbolique».

«Elle l'est.».

«L'effort, la détermination qu'il faut avoir. Tous ces refus qu'il faut essayer. Aurais-tu

imaginé il y a quinze ans le succès de son histoire? L'histoire d'un berger qui arrive dans un village de montagne avec ses chèvres...»

«Non, mais nous sommes habitués aux montées, tu sais. A cogner le fer».

Une pause.

«Bon, à demain. Je crois que je vais l'écrire, cette histoire.»

«J'arriverai vers midi. Je travaillerai dans mon potager, je dois aussi rentrer le bois.»

L'homme quitte la terrasse, et se dirige vers son ordinateur. Il se met à écrire.

La nouvelle s'intitule «Une brise ténue ».

La voici.

Fredo avait toujours aimé travailler de ses mains. Il aimait avec son frère, écouter le fracas des marteaux qui frappent à un rythme cadencé. Il aimait le fer qui claque : ce n'est pas seulement un bruit, c'est une musique, un rythme, une sensibilité. Il faut de la force et de la précision pour modeler la matière, pour forger le métal, l'amer labeur d'Homère.

J'ai l'impression de le voir, sous les montagnes, dans l'échoppe avec son père: il prend du plaisir sans le montrer. Par sobriété, par délicatesse, parce qu'il est ainsi. De temps à autre, il s'enflamme, comme un tison, mais il sait se maîtriser, il a une volonté et une conscience de soi bien trempées, il est tenace. Il sait qu'il suffit de se tenir immobile, comme l'enclume, il le sait comme tous les forgerons: l'enclume forge plus que le marteau parce qu'elle ne bouge pas, elle reste toujours égale à elle-même. Elle résiste au marteau, sans rien faire. Voilà tout.

L'enclume, la forge, le charbon, la chaleur du feu. Il a l'impression d'être dans une antre ancestrale, dans l'échoppe d'un alchimiste. Son père "Minic", Domenico, a forgé le portail de l'église de La Chanal. Son frère est là aussi, le feu les réchauffe et les illumine.

Trois hommes de même sang, nés dans une vallée du Mont Viso, le totem, la ruche des étoiles, le mont sacré des Occitans, leur Kailash. Ils cognent tour à tour avec leurs marteaux, les retirent, les abaissent, les soulèvent dans un ordre rigoureux, ils lient le fer au sable, actionnent le soufflé, serrent les pinces, rivètent, bossèlent. Ils se succèdent devant l'enclume. Cogner et soulever : dans leurs yeux brille une lumière d'enfants consciencieux. L'échoppe fait penser à Cagliostro.

Puis il me raconta qu'un jour arriva une riche cliente propriétaire d'une villa. Elle demanda si dans le portail on pouvait faire passer le courant électrique. Il comprit que c'en était trop, qu'il était temps d'arrêter.

Sa mère et son frère sont morts, son père est retourné au pays. Quant à lui, il est parti dans une vallée voisine et est devenu un chercheur d'histoires. Il a fait des études à l'université, de géologie (il a toujours aimé les éléments, les minéraux), il a rencontré Serge, un étranger avec une caméra qui travaillait pour Cousteau qui lui a appris comment tourner un film, un documentaire. Ce n'est pas si différent que de modeler la matière: on prend une idée, une histoire, on l'examine en détail sous tous ses angles, on la réchauffe du regard, on la retourne, on la tient bien immobile et on la travaille avec calme, on insiste sur certains points, on la fait résonner. Inspiration, transpiration. Les dieux de la Grèce sont nés ainsi, pendant que les bergers transpiraient sous les oliviers, sous le démon ardent du midi.

Les histoires, il les sent, il les reconnaît, comme un sourcier. C'est sans doute parce que nous avons la même sensibilité, lui et moi, que nous parlons de nos vies en dominateur, de la mélancolie qui finit toujours par émaner de nos histoires. Nous nous demandons comment il est possible de ne pas voir certaines choses. Elles nous paraissent évidentes à nous mais je comprends avec le temps qu'il n'en est pas ainsi.

Il arrive et il dit: "Il est arrivé ceci ou cela" et il me raconte une histoire incroyable, par exemple, l'histoire d'amour d'un homme qui est resté quarante ans dans un glacier, ou de soldats italiens en Inde ou d'un noble seigneur occitan rebelle du XIV^e siècle mort noyé. Ou encore l'histoire d'un berger venu s'installer dans les montagnes pour travailler et gagner sa vie. C'était il y a longtemps, avant qu'un film ne le fasse connaître. Il m'avait envoyé quelques feuillets du script. "Regarde", avait-il dit : c'est une belle histoire ; il était en train d'y travailler avec Giorgio, son ami.

Maintenant tout le monde en parle, mais il faudrait apprendre à voir les choses à temps, avant que tous, comme d'habitude, ne courent à l'aide du vainqueur. Il aurait eu moins de peine, un homme pareil ne devrait pas tant peiner pour raconter ses histoires.

"Philippe... Beaucoup d'idées, peu de tête...".

Fredo parle doucement, un frémissement dans la voix, comme une luge froissant l'herbe. "Il avait emménagé à Noël, on aurait dit l'arrivée du Petit Jésus. J'en ai des frissons...C'était l'aboutissement d'un rêve. Nous travaillions depuis des années pour redonner vie au village ; pour que quelqu'un revienne enfin. Quand je l'ai rencontré pour la première fois, j'étais avec Andrée, nous revenions du petit hameau de San-Bernardo. L'homme portait un corsaire en plein novembre, il nous a demandé si nous

connaissions quelqu'un qui voulait vendre sa maison, - une ferme à acheter ou à louer - il a dit. Nous l'avons invité à entrer, nous avons écouté son histoire, un peu étrange".

Savoir écouter quand cela en vaut la peine, il le fait bien : il écouta donc Philippe, qui voulait quitter son village dans les Pyrénées parce qu'on y construisait un oléoduc. Il cherchait un autre endroit où s'installer mais personne ne voulait l'entendre. Et en errant dans la plaine au retour d'un voyage en Autriche, il avait vu le Mont Viso.

La nuit où il arriva avec son troupeau et sa famille, avec sa femme et ses enfants, c'était le 3 janvier 1991. Fredo était allé à sa rencontre au pont d'Oncino et au village, pour l'accueillir, il y avait une centaine de personnes, avec des torches. Philippe avait une Citroën, derrière venaient les bêtes sur un camion. Il y avait de la neige et il y avait les étoiles. Ils ont déchargé les animaux et la procession a commencé. Philippe en tête puis les vaches, les chèvres, les cochons. Et de grimper jusqu'à Saint Antoine avec tous les autres derrière, il y avait aussi ceux qui avaient été bergers dans leur jeunes années. Ils étaient revenus avec leur bâton d'antan, le sceptre des rois et des évêques. "J'ai pleuré, c'est vrai", Fredo l'avoue.

Tout alla bien jusqu'à ce que les chèvres commencent à fréquenter les pâturages et les villageois de se lamenter des crottes dans la rue, et les propriétaires, ceux qui n'avaient osé rien dire, de se mettre à conspuer les bêtes dans les champs.

Philippe est reparti, mais son histoire est restée, le film est resté. Philippe ne l'a même pas vu. Quand Fredo a voulu le réaliser, il s'est heurté à un mur. Personne n'y croyait, on lui en a dit de toutes les couleurs : c'est lent, c'est rude, avec la montagne pour cadre ...Ils ont persévéré, battu le fer pour ainsi dire, et à la fin Giorgio a trouvé l'argent, il a eu le courage de réaliser le film. Les gens l'ont vu et ils l'ont aimé. Ils ont

vu l'histoire de Philippe, qui a vécu quatre ans dans un village de montagne. Ils ont vu l'histoire vécue par Fredo.

Les années ont passé, Fredo a aujourd'hui soixante ans et un fils, il est réalisateur. Il cultive encore son potager, à l'ombre du Mont Viso, il travaille de ses mains, c'est un homme solide.

En guise de plaisanterie nous parlons de Pol Pot et des intellectuels à rééduquer, des bras volés à l'agriculture. Il a une barbe effilée qui le fait ressembler à un elfe, un patriarche sculpté dans le granit.

Il cultive de nouveaux mots et de nouvelles histoires. Quand il est en paix, on éprouve un état de grâce à parler avec lui, un calme qui donne de l'épaisseur aux choses, qui vous fait comprendre que c'est bien de faire ainsi, que c'est exactement ça qu'on doit faire.

Quand je ne peux pas monter là-haut, je regarde du creux de ma ville le profil bleu des crêtes, la pyramide parfaite, et je médite. Même maintenant, alors qu'il fait si beau, que la montagne s'efface dans la lumière du midi : « Eh bien, il doit travailler aujourd'hui », je pense : peut-être va-t-il descendre dans le jardin pour bêcher, ou monter dans la forêt pour couper du bois, ou peut-être va-t-il déplacer des pierres. Ou alors rentrera-t-il en lui-même pour ébaucher une histoire, un personnage. Ce sont toujours les gens qui comptent.

Je me suis souvent demandé à quel moment surgit la grâce, où finissent les idées. Parfois elles s'en vont sans prévenir, d'autres fois... voilà...c'est là qu'elles vont, un ange arrive et vous effleure. Il arrive qu'on écrive quelque chose de mémorable,

quelque chose qui va rester. Il n'y a rien d'autre qui compte, avant que nous entrions tous dans l'ombre.

L'histoire de Philippe, Giorgio le sait aussi, a été comme une Annonciation, comme un Ange descendu du ciel. Le messenger reviendra-t-il ? Je me le demande, maintenant que j'entends des mots grossiers, des phrases qui ne résonnent que si elles sont durement frappées par le marteau. Je sais qu'il existe un état de grâce, qu'il est possible, parfois de mieux voir, avec plus d'acuité. Mais il faut être enclume, ne pas se trahir soi-même, se laisser caresser par l'ange. Alors se lève une brise ténue et les mots, oui les mots, poussent la barque de la vie.

Le vent fait sa tournée, il vire et la pousse au loin.